



BORDETERRE



JULIA THÉVENOT

X'

BORDETERRE

JULIA THÉVENOT

ÉDITIONS
SARBACANE
DEPUIS 2005

BANDE-SON

PARTIE I

- FAUVE, *Cock Music*
- CAMILLE, *Ta douleur*
- NANA MOUSKOURI, *Quand tu chantes*
- ALGORHYTHMIK, *Jump For A Swing*

PARTIE II

- KOVAL, *C'est dégoûtant mais nécessaire*
- JACQUES DUTRONC, *Fais pas ci, fais pas ça*
- OLIVIA RUIZ, *J'traîne des pieds*
- BRIGITTE, *Battez-vous*

PARTIE III

- SERGE GAINSBURG, *Aux armes, et cætera*
- PINK MARTINI, *Sympathique*
- HENRI SALVADOR, *Parce que ça me donne du courage*
- STACEY KENT, *Que reste-t-il de nos amours ?*





PARTIE I

PROLOGUE

D'un geste un peu brutal, mais sans penser à mal

– Tu es prête ? Ton frère a besoin de toi.

La porte de la chambre venait de s'ouvrir en grand ; Inès eut tout juste le temps de plonger tête la première dans son cahier de vacances 6^e-5^e.

– Il a fini ses mots croisés. Il faut que tu l'accompagnes en ville. Et j'ai *vu* que tu étais sur ton téléphone.

– Hmm ? fit la gamine. Je vérifiais un truc.

Sa mère soupira et jeta un magazine de mots croisés dans sa direction. Il atterrit sur le cahier de vacances, dont il froissa les pages centrales.

– Oh mais mince, je vais plus pouvoir faire ces pages-là, maintenant !

Sa mère était déjà repartie à grands pas dans le salon, faisant trembler tout le mobile-home comme un plat de gelée. Inès l'entendit entamer l'interminable liste de ses recommandations à Tristan.

Elle bazarde le cahier de vacances, s'assit au bord du lit et feuilleta machinalement le magazine de mots croisés. Vierge de toute inscription.

Comme toujours.

Et, sur la page de garde, dans une belle calligraphie d'élève de CM1, le prénom de son frère de seize ans :

(Tristan)

Elle savait pas pourquoi il écrivait toujours entre parenthèses, comme s'il parlait en chuchotant. Une fois, petite, elle avait voulu faire pareil, et s'était employée à repeupler tous ses cahiers de parenthèses – des parenthèses autour des dates, des noms, des réponses aux exercices, des mots dans le carnet de correspondance. Sa mère avait flippé et lui avait dit d'arrêter de faire son intéressante.

Elle ne disait jamais ça à Tristan.

Inès referma le magazine et le jeta derrière elle.

– Si les ados du camping t'embêtent, tu les ignores, d'accord ?
Les mains maternelles s'accrochaient au ciré de Tristan, et la voix articulait exagérément.

– C'est bon, Maman, je gère, lança Inès en se tournant vers la pièce principale.

En équilibre sur un pied, elle enfilait ses baskets neuves sur le palier du mobile-home. Elle leva la tête : sa mère ne l'écoutait pas, occupée à zipper et dézipper fébrilement le coupe-vent de son aîné.

– Tu t'en fiches de ce qu'ils disent. Tu es formidable. Ils ne savent pas à quel point tu es intelligent et fort. Tu es meilleur qu'eux.

Inès croisa le regard de son frère et fit mine de vomir. Sur la joue droite de Tristan, une demi-fossette se creusa.

– On y va ? appela Inès depuis la porte.

– Et tu n'oublies pas de m'envoyer un texto si vous rentrez après le coucher du soleil, ajouta sa mère en rabattant le col du polo de Tristan.

– O-oui oui, t'inquiète p-pas, répondit-il sans la regarder.

Inès remonta la fermeture de son sweat-shirt et posa la main sur la poignée, l'air de dire « Bon ?? ». Tristan lui adressa une moue d'excuse, coincé dans son joli petit imper blanc. Il avait une drôle d'allure.

Il dépassait leur mère de deux têtes mais elle avait tenu, en dépit du bon sens, à l'empaqueter dans ce machin tout serré. Inès avait dit trois fois que ça lui irait pas, et le résultat était là, ça lui allait pas : Tristan était bâti comme un nageur, avec un nez pété

de boxeur, des pommettes de loveur, des cheveux de surfeur : le coupe-vent, non, c'était pas pour lui, il faisait forcément deux tailles trop petit.

– Bon, fit Maman. Il te va bien, ce petit coupe-vent.

– O-on y va, M-Maman, répondit Tristan en se dégageant.

Inès sauta la marche du mobile-home. Aussitôt, Pégase se mit à tortiller du derrière et à aboyer en direction des falaises, du vent bleu, de l'air libre, des taupes à renifler.

Inès frotta gaiement la tête puante de Pégase, caressa ses oreilles défraîchies, flatta ses flancs humides de rosée et fit quelques enjambées sur l'allée de sable pour se dégourdir les mollets. Ses baskets vibraient d'une envie de s'échapper.

Elle jeta un coup d'œil à son frère qui refermait soigneusement la porte derrière lui – toujours soigneusement. Elle sautilla sur place pour l'attendre. Tristan rangea les clés – il avait cette façon de toutes les aligner sur l'anneau – puis plongea ses grandes paluches dans son coupe-vent. Il devait plier les coudes comme une poule.

– Oh. Il te va bien, ce petit coupe-vent, minauda Inès.

– I-Inès ?

– Quoi ?

– Viens voir p-par là.

– Non.

– Mais si, v-viens, je te dis. Reg-garde ce qu'il y avait dans ma poche.

Il sortit sa main, paume ouverte. Méfiante, Inès s'approcha. Maman était fichue de lui avoir glissé un billet de cinquante balles dans la poche... Des fois, on savait pas.

– Y a rien, dit-elle en s'arrêtant à un mètre de lui.

Son frère haussa les épaules et fit mine de rentrer les mains dans ses poches. Elle s'approcha d'un bond –

et il l'emprisonna entre son coude et son aisselle dans un grand éclat de rire.

– Pas de headlock ! Lâ—ââââche-moi !! protesta-t-elle en se tortillant. On avait dit pas de headlock !

Il lui savonna la tête vigoureusement, et elle dut manifester sa soumission par de petites tapes sur son biceps. Elle se dégagea d'un mouvement rageur, rouge, ses courts cheveux blonds en bataille.

Du coin de l'œil, elle vit que Maman les regardait par la fenêtre du mobile-home.

– Bon, on va chercher tes mots croisés, pépé ?

– P-Pépé ? C'est pas parce que tu maîtrises tou-oujours pas la lecture qu'il f-faut déprécier les gens qui ont du vocabulaire, p'tite tête.

– Gnagnagna.

Inès s'éloigna sur le chemin du camping en se dandinant et en répétant « gnagnagna ».

– Je peux courir jusqu'au portail ? lança-t-elle d'un ton léger.

– T-t'es grande. Tu fais ce que-euh tu veux.

Elle roula des yeux : il savait très bien que c'était pour *lui* qu'elle demandait.

Elle sautilla sur place, hésita un instant, puis se jeta dans un sprint jusqu'à l'entrée du camping.

Pégase s'engagea derrière elle et la dépassa bientôt, avaleur de terre, souleveur de poussière. Inès courut dans son sillage, les yeux à demi fermés, le sourire grand ouvert.

La bande des débiles qui zonait près du local à poubelles ne vit qu'un nuage de sable flotter sur son passage. Elle résista à l'envie de leur servir un doigt.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut dévalé la petite côte. Là, elle pouvait voir s'étendre à perte de vue le vert froufroutant des collines, comme un duvet de liberté dans lequel se rouler. Pégase avait déjà commencé.

Elle inspira la bruine, le bourdon des nuages, les aboiements joyeux du chien, et exhala.

Puis elle fit demi-tour, le chien sur ses semelles, pour rejoindre Tristan. Mais quand elle retrouva son frère, il était arrêté au niveau du local à poubelles, hébété. Entouré de la bande des débiles, autour desquels la poussière retombait doucement.

– Merde.

Pégase émit un son plaintif, et Inès sentit ses orteils se recroqueviller. De loin, elle évalua la situation. Ils s'étaient regroupés en cercle autour de Tristan. À quatre. Ils ne le touchaient pas, ne faisaient rien, lui barraient simplement le chemin.

Mais ça suffisait pour bloquer Tristan, avec sa peur du contact. La bande ne savait pas ça, pourtant, mais y avait apparemment

une sorte d'instinct du mal chez les raclures de récré : sans avoir à se concerter, elles pigeaient toujours comment coincer leur proie.

Inès grinça des dents. S'ils pensaient qu'ils allaient lui niquer sa balade, ils étaient mal renseignés.

Le pas militaire, elle avança droit devant elle, menton baissé, front en avant, façon béliet.

Elle percuta le premier, *chponf*. Un type maigre et mou.

– Wallah, tu m'as mis un coup de boule ou je rêve ? s'étonna le mec en riant à moitié.

– Laisse, c'est sa sœur, balaya le chef. Tu veux pas aller jouer au ping-pong avec les pitchouns, Mini Kiwi ?

(La première fois qu'ils avaient emmerdé son frère, Inès avait pioché des kiwis dans le panier de courses et les leur avait jetés à la tronche. Maman avait tenu à ce qu'elle aille s'excuser. Elle avait dû faire le tour des tentes, droite comme un piquet, et offrir un petit cake au crabe acheté au marché. *Wallah*, c'était abusé.)

Elle continua de foncer dans la hanche du premier mec, qui hoqueta d'un rire gêné avant de caler une paume sur son front pour la repousser.

– Allez, ma chérie, laisse les grands parler.

Inès l'ignora, tenta d'accrocher le regard de son frère.

– Tristan ? Viens, dit-elle entre ses dents. On doit faire des courses pour Maman. Elle nous *attend*.

Les lèvres de Tristan bégayèrent en silence, son regard papillonna de droite à gauche avant de s'arrêter sur elle, et de glisser jusqu'à ses yeux. Un instant, Inès vit son frère en équilibre entre la crise et...

La demi-fossette de Tristan apparut.

Hélas, le débile en chef choisit ce moment pour jeter négligemment son bras sur les épaules de Tristan. Il avait les cheveux ras sur les côtés, des traces de boutons comme des sédiments varicelleux. Il regardait Inès sans la voir, un mélange d'excitation et d'ennui se reflétant dans ses yeux bleus. Il avait même pas l'air méchant. Il avait l'air de rien.

C'était rageant.

– Lâche-le.

– De quoi ? C'est mon pote, je vais pas le lâcher ! Moi je lâche pas mes potes, ajouta-t-il en tapotant la poitrine de Tristan. On veut

lui présenter Léa. Hein, Tristan, hein ? On a bien vu comment tu matais ma sœur. Écoute, elle t'a pas encore entendu parler et elle te trouve méga, mais méga chaud. T'as toutes tes chances, mon gros. Parle-lui sincèrement, les femmes sont sensibles aux beaux discours. Ça et les pectoraux saillants...

Tout en parlant, Varicelle continuait de malaxer la poitrine de Tristan. Les autres se marraient sans se presser, s'encourageant à petits jets de menton. Inès regardait tout le corps de son frère se contracter. Elle voyait la catastrophe arriver avec une telle netteté qu'elle trouvait incroyable que personne d'autre ne la sente venir.

Trop tard. Tristan serra les poings, les deux, et puis il saisit la main qui le tapotait,

la retourna,

CRAC,

– hurlement –

et, d'un long coup d'épaule, il jeta Varicelle sur la tôle du local à poubelles, où il s'écrasa dans un bordel retentissant.

Inès et les trois débiles se tournèrent d'un bloc vers le bout de l'allée pour voir si un adulte approchait

– personne en vue –

puis revinrent à Varicelle qui rebondissait dans un *CLANG*

et à Tristan qui tremblait,

reculait d'un pas et

s'accroupissait en boule.

Là, au milieu.

Illico, les trois autres se mirent à danser autour de lui, mains dans les poches de leurs sweat-shirts, comme des sales gosses de téléfilm.

Inès eut peur qu'ils se jettent sur lui à coups de semelle ; elle fonda sans réfléchir, la tête et les poings en avant, percuta un bide en pull-over. Une fermeture éclair lui griffa le poing, puis une gifle la jeta par terre.

Elle entendit alors un grondement, et vit Pégase se jeter sur le pull-over.

Pégase était un bâtard des Pyrénées – une masse grise de 80 kg. Le pull-over tomba à la renverse et hurla :

– Enlevez le chien !! Enlevez le chien !!

– Pégase, le mords pas ! cria Inès en se relevant.

Mais Pégase ne mordait pas. Il se contentait de grogner à huit millimètres du nez du gars, les pattes sur son torse. Inès le rattrapa par le collier, et tira – et tira. Pégase poussa un dernier grognement étranglé, comme un éternuement, et se détourna de sa victime.

Inès se plaça devant son frère. Son cœur prit une grande inspiration tandis qu'elle défiait les autres d'un regard 100 % pur arabica, les poings enroulés sur la lanière de cuir.

– Tiens ton chien, tiens ton chien...

C'était le type maigre et mou. Pull-over se redressa vivement, avec une tête à avoir mouillé son slip. Varicelle était toujours les bras ballants, les yeux tournoyants. Le numéro quatre, qui tenait une canette de Coca, n'avait pas bougé.

Il posa son Coca à terre et contourna Inès et Tristan pour venir prendre Varicelle sous le bras.

– Ça va, gros ? Ça a craqué super fort...

Inès regarda la main qui avait craqué, mais ne vit rien d'alarmant. Varicelle, silencieux, repoussa son ami brutalement. Puis leva un majeur sous le nez d'Inès.

– Va chier, avec ton clebs et ton évadé d'HP.

Avant de se détourner, il cracha sur Tristan.

Le mollard atterrit sur le petit coupe-vent blanc.

Lorsqu'ils ne furent plus en vue, les épaules d'Inès se détendirent, son dos devint liquide et ses yeux aussi. Elle attendit d'avoir ravalé ses larmes avant de relâcher le chien et de s'approcher de Tristan.

D'abord, elle s'accroupit face à lui.

– Coucou, dit-elle, tandis que Pégase se mettait à lécher la goule de son frère (il détestait).

– J-je sui-is dé-ésolé.

– Arrête, Titi.

– Ch-chut, chut, tout va bien, dit-il pour s'auto-consoler.

Ça faisait toujours bizarre de le voir ravagé de chagrin comme un bébé, avec ses grands yeux bleus et son menton de rugbyman. Y avait quelque chose de pas normal.

Comme elle ne savait pas quoi dire, elle essuya le mollard avec la manche de son sweat.

– Il te va bien, ce petit coupe-vent.

Demi-fossette.

– O-on dit rien à Ma-aman, OK ?

Ils se relevèrent. Inès prit de l'élan et balança un grand coup de pied dans la canette de Coca. Puis ils se mirent à courir vers les rouleaux herbeux.

Le *gling-clang-cling* métallique se répercuta derrière eux.

Là-bas sous le ciel clair, il existe une cité au séjour enchanté

Tristan mit cent ans à choisir son nouveau magazine de mots croisés dans la boutique du vieux Paul Antoine. Il était lent, infiniment méticuleux ; Inès se retint de le presser, de piétiner, de supplier, pendant que le vendeur souriait discrètement derrière ses énormes moustaches rousses et argentées.

À présent, le chien galopait, s'approchait de temps à autre du bord de la falaise, effectuait une petite danse, grattait la terre, s'ébrouait dans l'air salé, revenait en se dandinant. Et derrière lui, Inès imitait tous ses mouvements.

– Inès, t-t'as vraiment l'air d'u-une attardée !

En réponse, elle remua les fesses pour le narguer, puis partit en trombe jusqu'à l'aplomb de la falaise.

– A-attention !

Elle enfonça ses talons *in extremis* dans la terre, au bord du précipice, se laissa cueillir par le vent marin, et fit demi-tour pour hurler de rire au visage de son frère.

Celui-ci agita ses mots croisés d'un air important.

– Tu vas te fracasser vingt mè-ètres plus bas et moi, Maman va m'a-arracher la tête et m'enterrer sous le terrain de g-golf du camping.

– Tristan, Tristan, le fifils à sa maman ! chantonna-t-elle en se remettant à courir derrière le chien.

– Tss. Hé, Inès !

– Quoi ?

– Rega-arde, viens voir.

– Non.

– Mais si, je te jure, viens v-voir.

– Y a rien du tout.

– Mais si.

Il désignait un truc au sol. Inès s'approcha d'une démarche nonchalante, lui jetant des regards en biais. Tristan avait soulevé une grosse pierre avec son pied et, dans le trou noir ainsi dévoilé, grouillaient quelques vers de terre. (Elle aimait assez les vers de terre. Elle aimait les regarder s'entortiller sur sa paume et lui chatouiller la peau.)

– Et après ? Je joue plus avec les vers de terre depuis le CE2.

– Regarde bien. Tu vois ce trou, froid et gluant ? Tu ne ressens pas une émotion ?

– Tu dis n'importe quoi.

– Ça ne te rappelle rien ?

– C'est un trou.

– C'est là-à qu'on t'a trouvée quand t'étais bébé. Toute froide et gluante. T'étais si laide qu'il a fallu te faire prendre un bain de Mixa Bébé pour te retaper !

Inès se mordit les joues pour ne pas rire, et shoota dans le caillou.

– Non, regarde bien, Titi : c'est là qu'on a trouvé ta cervelle. D'ailleurs il doit te manquer des bouts, parce que ça grouille !

Elle attrapa un ver de terre et l'approcha du visage de son frère.

– Arrête-ê-ête ! protesta celui-ci en se contorsionnant.

– On dirait qu'il veut regagner sa place ! Tends l'oreille !

– Arrête ! Arrête-ê-ête !

Ils se mirent à courir, elle derrière, bras tendu, un lombric gigotant entre ses doigts. Elle attrapa la capuche du coupe-vent et tenta de le retenir par là, mais il était beaucoup trop fort et, lorsqu'il accéléra, elle manqua de se ramasser tête la première.

Avec un *KIAÏ* de combat, elle prit son élan, voulut lui sauter sur le dos, mais il fila. Elle eut beau le poursuivre de tout son souffle, l'écart se creusa vite et elle finit par ralentir. Elle ouvrit la main sur le vers écrabouillé.

RIP le visqueux.

Au bout de quelques secondes, elle se rapprocha du bord de la falaise, l'air de rien, le nez sur les chaussures.

– Tristan ! appela-t-elle soudain. Viens voir !

Son frère ne répondit pas. Elle prit un ton d'urgence :

– Je te jure, y a un truc bizarre !

Portée par le vent, sa réponse lui parvint, rieuse :

– Q-Qu'est-ce que c'est ?

– Viens voir !

– Y a rien d-du tout, p'tite tête.

Il s'approcha. Inès prit une pose songeuse, le menton dans la main, son regard creusant des trous dans le sol à force d'intensité. Tristan se pencha par-dessus son épaule.

– RIEN ! cria-t-elle dans son oreille.

Il la fouetta d'un coup de son magazine roulé ; elle s'enfuit en courant.

Le téléphone d'Inès vibra, elle le sortit de sa poche : un message de Maman.

« Tout va bien ? Il est bientôt 19h. Envoyez-moi un texto ! »

Un message pour savoir à quelle heure ils rentreraient, sans poser directement la question. Elle jeta un œil derrière elle, vit son frère les sourcils froncés sur son propre écran.

– Ma-aman demande...

– Ouais.

Tristan se débattit un moment avec le contenu du message. Inès shoota dans une brindille. C'était pas cool d'envoyer des messages comme ça à Tristan.

– Elle de-eumande si tout va bien ?...

– Yes. Dis-lui qu'on rentrera avant le coucher du soleil.

– OK, enregistra-t-il en pianotant.

– Et... Tristan ?

– Q-Quoi ? fit-il, relevant la tête.

– Viens voir.

– T'es re-eulou.

Elle ne relança pas. Tristan redéplia son magazine page 3 – il avait déjà rempli la première grille de tête. Au bout d'un moment, curieux du silence qui l'entourait, il finit par chercher sa cadette des yeux. Inès fixait le paysage, lui tournant le dos.

– Tristan ?

– Quoi enc-core ?

– Viens voir...

Quelque chose dans sa voix le poussa à rempocher le magazine pour trotter vers sa sœur. Il ne voyait rien d'autre que le paysage plutôt sauvage de ce bord de terre poitevin, sa pelouse verte caressée par le vent comme dans une publicité, ses sentiers parsemés de promeneurs en K-way. Il grimpa à la hauteur de sa sœur.

– Y a r-rien du t-

Il se tut.

– Tu le vois ?

– ...

– Tu le vois ? Le château ?

– O-Oui.

Spectrale, une enceinte de fer calciné se dressait sur la falaise comme une couronne de mauvais augure. Des toits d'ardoise fuligineuse en dépassaient, et des champignons de céramique d'un bleu pétrole, et des fils de téléphérique. Un clocher pointait sa girouette noire, un coq métallique. Mais le plus remarquable, c'était qu'entre ces enceintes, un château d'un blanc sale, immense, se détachait sur le ciel clair.

– C'est un mirage ?

– J-Je...

– Tu crois que Pégase le voit ?

Pégase continuait de courir, s'arrêtant régulièrement pour renifler quelque chose ou effectuer un brusque demi-tour. Tristan siffla le rappel. Le chien s'arrêta, se tourna dans leur direction, puis plongea sa truffe dans un terrier, indifférent. De toute évidence, Pégase n'avait pas remarqué l'apparition.

Tristan fit deux pas de côté – aussitôt, le château disparut à sa vue comme si on avait tiré un rideau. Un rideau de ciel gris et de mouettes criardes.

– A-attends –

Il revint à la hauteur d'Inès ; le château réapparut. La pente herbeuse semblait y mener tout droit.

Inès, le voyant faire, pencha la tête sur le côté. Une étincelle luisait dans ses yeux noirs.

– Tu crois que si on s'approche, il disparaît ?

Tristan haussa les épaules. Il n'avait pas d'étincelle dans les yeux, juste un caillou dans l'estomac, comme celui qu'il avait retourné quelques minutes plus tôt.

Il prit sa sœur par la main.

– Tu vois bien la même chose que moi ? U-une grande enceinte de fer avec des pics –

– Oui. Avec des maisons pointues derrière et le grand château blanc au fond.

– C-Combien de fenêtres tu vois au deuxième étage du château ?

Inès compta à mi-voix.

– Vingt-trois.

– M-moi aussi !

Tristan sortit son téléphone et cadra.

– Hmm...

On ne voyait rien sur l'écran. Rien que l'herbe ondulant sous le ciel gris. Il fit zigzaguer ses yeux de l'écran au mirage, du mirage à l'écran.

– Tu l'as pris en photo ?

Il acquiesça sans répondre.

– Tristan !

– Q-Quoi ?

– Mate le ciel !

Inès désignait l'étendue claire au-dessus du château. À gauche de la première tour blanche, sur la mer, les nuées s'alourdisaient dans l'annonce d'une averse. À l'est de cette même tour, le ciel bleu pâle laissait passer le soleil entre ses nuages.

Entre le bleu et le gris, une démarcation tremblotante, comme un grésillement de télévision.

– Pégase le voit ! cria Inès.

Le chien comme un fou s'était en effet mis à courir vers le château blanc. Puis soudain, il sauta par-dessus un rocher et disparut dans un éclat. Comme passé par une fenêtre.

Inès et Tristan clignèrent des yeux.

– Pégase ! appela Inès, se mettant à courir à sa suite.

– *I-Inès !* cria Tristan.

Il y avait dans sa voix une peur râpeuse qui lui donna l'autorité d'un adulte ; Inès s'arrêta net. Elle l'attendit, sourcils froncés, vibrante d'impatience dans ses baskets sales. Il lui reprit la main.

– Tu me lâches plus.

Elle ne dit rien.

– T’entends ? chuchota-t-elle d’un ton excité.

Une cloche sonnait, quelque part sur la falaise déserte.

Ils avançaient dans l’herbe haute, suivant le sentier percé par le chien. Tristan sentait la main de sa sœur le tirer en avant, et lui la tirer en arrière. Il siffla, sortant la laisse de sa poche.

– Pégase ! crièrent-ils ensemble.

Seul le son de la cloche leur répondit. Tristan guettait un aboiement, caché dans le souffle du vent ou le roulis des vagues...

– J’ai l’impression d’entendre un train, fit brusquement Inès.

Tristan surprit sur le visage de sa sœur un sourire à dévorer les rails.

C’était un bruit de train à locomotive dorée, le genre rutilant, vivant, ronflant, crachant, sifflant. Un vieux tortillard qui sortait de la marée.

Inès adorait les trains. Tristan raffermi sa prise sur sa main.

– Je l’entends aussi, dit-il entre ses dents. PÉGASE !

Ils ne pouvaient pas rentrer sans le chien. Une odeur étouffante lui remplissait la gorge à cette seule pensée, de sueur et d’haleine mêlées ; celle du chien, de sa puanteur, de sa saleté. Où était-il passé ?

– Peut-être qu’il se cache d-dans l’herbe ?

Il croisa le regard d’Inès. Son regard moqueur, que semblait toujours rehausser le grain de beauté qu’elle avait au coin des lèvres.

– T’as raison, je pense qu’il est aplati dans l’herbe et qu’il est mort de rire à nous regarder le chercher. Pégase ! cria-t-elle encore.

Cette fois, un aboiement retentit. Les deux ados se figèrent, puis appelèrent de plus belle, trottant en direction des jappements. Ils leur parvenaient de plus en plus nettement. Inès et Tristan tournèrent sur eux-mêmes, cherchant leur provenance, la frôlant, et Tristan sentit son cœur s’emballer sans raison – l’impression d’être entouré, regardé, touché ; tous ses muscles se tendaient...

Tout à coup, le gros chien leur sauta dans les bras, les plaquant au sol.

– Aïe ! fit Inès dans sa chute.

Sa tête avait cogné quelque chose de dur. Une pierre, un truc. Et Tristan et ses mille kilos de muscle s'étaient écroulés sur elle, sans parler du chien.

– Titi, tu m'écrases !

Son frère se souleva et elle se déplaça. Quelque chose à la périphérie de son regard la fit sursauter, elle l'ignora dans l'immédiat. Par réflexe, elle prit la laisse des mains de Tristan et l'accrocha au collier de Pégase.

Tandis que le gros Pyrénéen la reniflait avec des mouvements de tête frénétiques, elle leva les yeux vers le carré de ciel bleu au-dessus d'eux. C'est alors qu'elle sentit le pavé sous ses fesses, se leva, et comprit que ce n'était pas « quelque chose à la périphérie de son regard » qui l'avait perturbée...

C'était toute la périphérie.

Ils se trouvaient au milieu d'une rue passante, animée. Une rue pavée prise sur le vif, qui ne les avait pas vus venir et qui s'était invitée d'on ne savait où – un couple attendait un plat de nouilles sautées à une échoppe, une mémé courbée tirait un caddie, deux garçons tapaient dans un ballon de cuir brun, un homme en chapeau les montrait du doigt...

Cet homme portait sur le visage un effroi blanc qui poussa Inès à chercher la main de Tristan. Elle n'avait pas eu ce geste depuis longtemps ; c'était toujours lui qui attrapait la sienne.

– Ch-chut, chut, dit Tristan à Pégase, qui jappait sans plus pouvoir s'arrêter.

– Titi, c'est quoi ce bordel ?

– Ch-Chut, chut. T-Tout va bien.

Inès se mit à tourner sur elle-même.

– Qu'est-ce qu'on fout là ? Je...

Elle avait l'impression d'avoir raté un battement de temps, comme quand on s'endort dans la voiture et qu'on se réveille à l'autre bout de la France.

– Est-ce qu'on... Est-ce qu'on a marché jusque-là, Tristan ? Est-ce qu'on est venus ici tous les deux ?

– Ch-Chut, chut. T-Tout va bien, répéta son frère en lui broyant la main.

– Aïe, tu me fais m...

Elle leva les yeux vers son frère, qui écarquillait les siens comme un fou. Elle s'interrompit. Elle venait d'apercevoir le ballon de cuir abandonné : il roulait dans leur direction. Les deux garçons s'éloignaient en courant. Des portes claquaient, des rideaux de fer se baissaient comme des guillotines.

Un tressaillement parcourant ses jambes, Inès tendit le pied pour arrêter le ballon.

Lorsqu'elle se redressa, *Il* était là, à dix pas.

Elle ne perçut d'abord qu'une longue forme d'un blanc nacré. Alors elle cligna des yeux, les ferma avec application...

... et, les rouvrant, découvrit une gueule grande ouverte.

Le monstre qui leur faisait face était ridé comme une nappe en papier, ses trois yeux disparaissant dans les plis de sa peau fine et argentée, comme sur le point de se liquéfier. Sa bouche édentée aux grosses lèvres bleutées, pleines, juteuses et baveuses, s'étirait sur la moitié de son visage.

Un grondement montait de lui comme d'une cavité souterraine.

La gueule se pencha en avant, telle la truffe d'un chien flaireur. Puis une patte tout aussi fripée s'éleva, tandis qu'une jambe anguleuse se décollait du sol pour avancer vers eux, avalant les pavés.

Inès hurla – hurla à s'en rendre sourde, son cri lui brûlant la gorge. Elle sentit Tristan la pousser brusquement dans le dos et se mit à courir. Son cri durait toujours, il lui pulsait aux oreilles et couvrait tous les autres bruits. Celui de la rue. Celui des aboiements de Pégase. Celui de Tristan, qui la suivait. Celui du grondement du monstre. Celui de ses pieds nerveux qui martelaient le trottoir au rythme furieux d'un battoir de machine à laver.

Pégase galopait devant elle, sa laisse traînant et rebondissant sur le sol. Elle accéléra à s'en péter les tendons, sans un regard par-dessus son épaule. Il fallait absolument mettre un pays entier entre elle et ce... truc !

Lorsque ses poumons furent sur le point d'éclater, elle s'arrêta au niveau d'une fontaine, brutalement, s'accrochant à la pierre pour ne pas basculer dans l'eau.

Puis elle se retourna.

Un soufflet crissant protestait dans sa poitrine. Elle chercha Tristan –

– Tristan ! ?

Pas là. Ses yeux peinèrent à faire le point, puis elle le vit.

Loin derrière.

Loin, et... immobile. Étendu de tout son long, à la merci du monstre ! Et le grand monstre pâle, planté sur ses jambes maigres, se penchait comme un arbre brisé sur le coupe-vent blanc !

– TRISTAN !!!

La forme argentée releva son visage vers elle, puis replongea sur sa proie, et Inès la vit distinctement arrondir la bouche autour de la tête de son frère, et se mettre à l'avaloir, centimètre par centimètre, pour la *suçoter*... Inès figée crut tourner de l'œil, mais resta assez lucide pour suivre la scène : les lèvres baveuses remontèrent le long du crâne de Tristan, semblèrent aspirer ses cheveux comme de la crème chantilly et, lentement, la tête de son frère resurgit, ses mèches blondes gluantes de salive, la peau de son visage poisseuse et translucide. Inès poussa enfin le cri de terreur qu'elle avait retenu et, dans un hoquet, recommença à respirer. Tristan était là – dégueu, mais entier.

Au même instant, les trois yeux de la créature se fixèrent sur elle, sa face pâle s'ouvrit grand dans sa direction. Ce n'était qu'une bouche sans dents, un trou noir.

Entre les jambes du monstre, Tristan restait immobile. D'ici, il semblait transparent.

Le monstre fripé l'enjamba avec lenteur, et marcha sur Inès à mouvements saccadés, à la façon d'un jouet mécanique.

Inès, tétanisée, le regarda approcher sans bouger.

Lorsque le visage ridé et son trou béant se penchèrent vers elle, elle resta pétrifiée. Un silence épais, étouffant, lui rentrait dans le cerveau par les oreilles, étouffant le champ de ses pensées sous une brume grise. Elle frissonna de haut en bas. Soudain, elle ne pouvait plus

... réfléchir...

... mots...

... partis.

Mais au moment où elle allait se faire avaler par cette gueule baveuse, un filet de salive atterrit sur sa joue, un sursaut la saisit et elle

se ramassa... boule,

passa...

... jambes...

... courut...

... Tristan !

Elle n'avait pas fait deux mètres qu'un pied fripé tomba du ciel et se planta devant elle comme un javelot. Inès freina des quatre fers, tandis que le monstre... la rejoignait.

La gueule de la créature s'ouvrit alors, et –

la tête blonde d'Inès se retrouva entièrement dedans.

Pourtant, elle ne sentit pas les gencives lui râper le front, ni les lèvres lui lécher les joues, ni la glotte lui cogner le nez. Elle fut simplement

gobée.

... bruits...

... rue...

... éteints.

Le monde, pourtant, n'avait pas disparu ; Inès, flottante, en percevait l'ambiance cotonneuse, apaisée, maintenant que le monstre avait eu ses proies. Sous ses yeux, comme derrière un voile gris, les gens passaient un nez entre leurs volets, rouvraient prudemment les portes, remontaient les rideaux de fer, le tout sans un murmure.

Quelqu'un avait tourné le bouton du volume à zéro.

L'atmosphère se vidait, Inès elle-même se vidait : elle sentait ses cris, ses battements de cœur être un à un aspirés à l'intérieur du monstre ; c'était une impression vertigineuse, celle de retourner dans le ventre du monde...

Dé-naître.

Puis le voile s'obscurcit, la lumière vacilla à son tour, et –

Comme une petite souris dans un coin d'alcôve

Inès se réveilla en happant l'air à grandes goulées. Ses yeux s'écarquillèrent sur des rideaux et des draps blancs. Autour régnait un calme mêlé d'attente. Un calme... médical.

Hôpital. Clinique. Infirmerie. Quelque chose comme ça.

Elle frotta le lit du bout de ses doigts engourdis. Juste pour se rassurer, voulut entendre sa propre voix.

– Tristan ?

Le nom de son frère résonna. C'était une petite pièce, aux murs de pierre taillée, traversée par deux voûtes croisées. Il y flottait une odeur d'océan.

Elle posa son regard sur le rideau longeant le second lit, se glissa hors des draps –

– Aïe !

Un pincement sur la peau de son bras la retint. Elle arracha la perfusion piquée dans le creux du coude.

(Elle savait pas bien ce qu'on risquait à arracher une perfusion, mais ils le faisaient tout le temps dans les films, et elle les avait imités avec une joie sauvage.)

Par curiosité, elle examina le tuyau – des gouttes d'eau grise dégoulaient sur la pierre blanche –, remonta jusqu'au pochon : quoi que ce fût, vu le niveau restant, elle n'en avait pas reçu des masses.

Elle se leva et tira le rideau du second lit.

La chevelure claire de Tristan froufroulait sur les draps blancs. Elle froufroulait, oui, parce qu'une fenêtre entrouverte laissait filtrer un brin de vent.

La poitrine plus légère, Inès rebassa les yeux sur lui. Quelque chose dans la pâleur de son frère la dérangeait. Il semblait presque aussi blanc que le drap, d'une pâleur surréelle, comme si – comme s'il se confondait avec... avec le...

Non. Une minute.

Elle se frotta les yeux et –

Ouh là. C'était encore plus bizarre, ça. C'était même impossible. On aurait dit qu'elle voyait à travers...

Elle plaça ses paumes sous ses yeux.

Elle voyait à travers ses mains.

Et ce qu'elle voyait, c'était son frère, mais un frère transparent au point de se confondre avec le lit sur lequel il était étendu.

Elle regarda à nouveau autour d'elle, prise d'un drôle de doute.

Est-ce qu'elle était...

morte ?

Elle posa ses paumes à plat l'une contre l'autre, puis croisa les doigts en exerçant une forte pression. Elle sentait son corps aussi sûrement qu'elle sentait la brise du dehors sur sa peau. Si c'était pas le vrai monde, ça faisait bien semblant.

Elle se pencha sur son frère translucide, le secoua.

– Titi ?

Il respirait avec la régularité d'un métronome. Un froncement de sourcils barrait son front.

– Titi ? chuchota-t-elle. Tu m'entends ?

Tandis qu'elle palpait doucement son frère, Inès remarqua, dans un coin de la pièce, le corps dodu d'une araignée endormie. Instantanément, cette forme – ces pattes – ce noir – lui rappellèrent le trou sans fond de la bouche du monstre.

Comment avait-elle pu l'oublier ?!

Les débiles du local à poubelles, les mots croisés de Tristan, les falaises et la verdure ondoyante, le château entre les nuages, Pégase qui court, saute, disparaît, resurgit et les renverse, les pavés durs sous la nuque, le monstre –

Le monstre ! Le monstre ! Le monstre ! cria son cœur avec des points d'exclamation comme des coups de poignard.

Elle frissonna violemment, s'ébroua tous les membres. Elle passa les mains sur son visage, sa peau, ses cheveux ; mais la gluante salive de la créature n'avait laissé ni odeur ni viscosité.

Bordel, elle avait pas pu rêver tout ça. Elle n'avait pas du tout assez d'imagination, déjà, pour inventer un truc pareil. Quand elle rêvait éveillée, elle se voyait plutôt taper des gens, ou à la rigueur s'envoler sur des oiseaux. Elle n'inventait rien de nouveau. Or, là, elle se revoyait parfaitement, la tête gobée par le monstre, plongée dans cette sorte d'humidité étouffante, regardant la rue s'effacer à travers la peau diaphane du –

Elle frissonna. Un immense « beurk » lui envahit la bouche, et une acidité désagréable tapissa son palais.

Elle courut à la fenêtre pour respirer l'air de la mer. Le parfum des embruns lui emplit les trous de nez, et elle put réfléchir tranquillement.

La fenêtre était creusée à même la falaise et tombait à pic sur la mousse marine. Ça ressemblait trop au paysage de vacances qu'elle connaissait pour être bien éloigné du camping des Flottiers. Restait à savoir comment ils étaient arrivés là – et par « là », elle n'entendait pas « dans cette chambre d'hôpital ».

Voyons voir. Le, hum, monstre les avait attaqués, puis des gens (la police ?) avaient dû le chasser, appeler une ambulance pour eux – et voilà. Elle s'était sans doute évanouie. D'ailleurs, ça la frustrait un peu parce qu'elle avait toujours trouvé extrêmement excitante l'idée de s'évanouir, et elle aurait aimé mieux s'en souvenir.

Mais la priorité, c'était de comprendre comment ils étaient passés des herbes hautes où Pégase se dandinait à une rue pavée où les gens se cachaient derrière leurs volets pour échapper à un monstre gobeur de tête.

En y repensant, il lui semblait avoir vu Pégase disparaître dans l'air au milieu d'un bond, comme par une fenêtre.

Elle pourrait jamais expliquer ça à Maman. Maman ne croyait en rien, même pas au Loto.

Elle-même n'était pas sûre, en plus. Si peu sûre qu'elle avait besoin que Tristan formule l'idée le premier...

Elle voulut le réveiller, le secoua encore un peu. Mais il dormait profondément.

– Dans quel état tu es... ? chuchota-t-elle.

Réponse : immobile, lourd et translucide, son frère avait l'air d'un cadavre.

La peau devient-elle transparente quand on est faible ou malade ? Est-ce que c'était une de ces infos auxquelles Inès n'avait, par jeunesse ou par malchance, pas encore eu accès ?

Est-ce que c'était *normal* ?

L'écho d'une discussion interrompit son tourbillon intérieur : dans le couloir, deux voix approchaient. Inès fonça en catimini sur la porte de bois. Aucune poignée, juste une serrure sans clé. Elle y colla son oreille.

Des bruits lointains de chariot. Une voix féminine chevrotante :

– ... comment il s'est fait ça, et il me dit – vous voyez de qui je parle, hein ? Ce petit Lord de bonne famille, les cheveux peignés au millimètre près –, il me dit, avec une haleine à vous décaper l'argenterie : – « *C'est quand nous avons dansé sur le toit, Madame* ». Pfff ! « *Madame* », je t'en foutrais. Danser sur le toit du château ! ... Ah, ils sont beaux, lui et ses amis : tout rafistolés de partout, violets, dépressifs, alcooliques...

Un rire d'ogre répondit à cette dernière remarque – Inès écarta son oreille, éclaboussée par le barouf.

Lorsqu'elle la recolla contre la serrure, la femme avait repris :

– ... enfin, ce n'était pas de tout repos. Et vous, Haut-Porteur, bonne nuit ?

– Aaah, très bonne, ma vieille Adé ! répondit une voix de baryton. On m'a raconté l'arrivée de vos deux petits Débordés, à propos : de la tragicomédie de haute qualité ! Les villageois m'ont rejoué toute la scène une dizaine de fois. Paraît que l'un des deux a échappé au Gardien du portail, en filant entre ses jambes comme une bille de quartz ! On a trinqué à ça, ils m'ont fini mon vin de noix...

Il semblait réjoui ; de son côté, Inès sentait son cœur faire des cabrioles. On parlait d'elle, non ?

Elle fronça le nez.

De l'autre côté de la porte, la vieille femme reprit dans un chuchotement amer :

– Vous devriez faire attention à ce à quoi vous trinquez, Martial...

– Oh, je dis bien ce que je veux, ils sont pas près de me remplacer...

– Je suis sérieuse, Martial ! Si le Gouverneur...

– Bah ! Vous en faites pas pour ma vieille carne, je sais assurer mes arrières. Ooaaaah ! bâilla la voix d'homme dans un grand craquement. J'ai plus l'âge...

– Évidemment. À chaque fois, c'est le même cirque, lâcha la vieille sur un ton impatient. Vous devriez le savoir, à force.

– Oh, ça... vous ne voulez pas me voir à jeun, croyez-moi !

Les pas s'arrêtèrent devant la porte, et les voix se firent chuchotis. D'un ton las, la vieille reprit :

– Bon, je vous parle de vos futurs pupilles ?

– Allez-y, je les aime déjà.

– Deux gosses : douze et seize ans environ. Profil classique des Débordés de l'été...

Craignant qu'ils n'ouvrent la porte, Inès allait se rejeter sous les draps pour éviter d'être découverte, mais les mots suivants la retinrent :

– ... probablement du camping des Flottiers.

C'est nous, c'est nous !! Elle se tortilla, l'oreille brûlante contre le métal.

– Peut-être deux frères ? poursuivait la femme. Blonds comme les blés. Pas de parents en vue, en tout cas : restés dans le Second Plan. On leur a pris leurs affaires, évidemment, et on a valdingué les électroniques dans l'incinérateur.

Les électroniques dans l'incinérateur ?!

Inès tâta ses poches, fébrile.

Son iPhone !

– Et leurs objets personnels, c'était quoi ?

– Attendez voir, j'ai la fiche. Deux téléphones sans touches comme en ont tous les Débordés depuis quelques années, une montre sur le plus vieux...

– Une montre à quartz ?

– Non, à pile.

Inès continuait de palper ses poches tout en ruminant. Son iPhone ! Dans l'incinérateur ?! Les fous !

Elle constata que tout avait disparu, même le tatouage Malabar qu'elle avait conservé pour le coller en douce sur le front de Tristan. Même ça.

– Rien de bien méchant, reprit la voix derrière la porte tandis qu'Inès bouillait de colère. Une plaquette de chewing-gums, une

sorte de carte plastifiée... Enfin bon, des objets innocents : on les leur remettra à leur réveil.

– À leur – attendez, ils ne sont pas réveillés ?

– Ah, mais non, Haut-Porteur. Je vous ai dit : j’ai été très occupée cette nuit à cause du Lord, je les ai perfusés avec du retard. Il faudra attendre encore une heure.

– C’était bien la peine que je me lève avec cette saloperie de coq ! Bon Dieu de gosses de riches avec leurs clavicules en sucre...

– ...

– ... Bon, ce n’est pas de votre faute, Docteur Adé.

– Encore heureux. Voulez-vous les voir, Haut-Porteur ?

– Non, ça n’a aucune utilité, s’ils dorment. Faites-leur bouffer du quartz et envoyez-les-moi quand ils auront émergé. Surveillez le grand : il paraît qu’il a mal réagi après s’être fait sucer la tête. Je serais vous, j’irais doucement avec lui. Servez-lui une limonade et voyez s’il arrive à réciter son alphabet. Bon courage pour tout le reste, hein.

L’homme s’éloigna.

Inès, toujours rouge de colère, se précipita dans son lit blanc. Elle jeta un regard à son frère transparent, un regard intense, violent et fou, comme si elle espérait voir son cerveau à travers son front.

Il paraît qu’il a mal réagi après s’être fait sucer la tête...

La clé tourna dans la serrure et Inès tira le rideau. Entendant la porte s’ouvrir, elle se jeta sur son lit et enfonça son nez dans l’oreiller, les joues chaudes et la nuque glacée.

Entrouvrant un œil, Inès vit une minuscule femme noire à la peau ridée marcher à petits pas vers le lit de Tristan pour vérifier sa perfusion, la tapoter du bout de l’ongle. Un ongle peint en jaune soleil.

Inès tira doucement le tuyau de sa propre perfusion sous son bras pour ne pas éveiller les soupçons, puis tenta de donner à ses traits l’apparence du sommeil. Son cœur ne voulait pas s’apaiser.

On trotta dans la pièce une minute ou deux, on vint lisser les draps. Puis les petits pas s'éloignèrent, la doctoresse contourna les lits pour aller fermer la fenêtre, chantonnant d'une voix apaisante.

*« Tous les arbres sont en fleurs
et la forêt a ces couleurs
que tu aimais... »*

Une voix de vieille dame qui ne veut de mal à personne. Inès sentit son cœur regagner sa poitrine gentiment.

La porte se referma. Quand Inès rouvrit les yeux, elle vit, sur les montants des deux lits, des guirlandes de fleurs amoureusement entortillées qu'elle n'avait pas remarquées tout à l'heure. Des fleurs de toutes les couleurs.

Les murs se resserrent autour de nous

Inès essayait de réveiller son frère. Elle avait décroché sa perfusion, qui laissait couler ses dernières larmes grises sur la pierre.

Quand Tristan ouvrit les paupières, Inès était penchée sur lui. Elle vit ses pupilles, gigantesques et palpitantes, lut la terreur à l'intérieur. Elle se colla à lui.

– Titi ? T'es là ?

Elle vit à son regard qu'il était là. OK. Toujours bizarrement translucide, mais bien là. D'ailleurs, pour ce qu'elle en savait, sa peau à elle aussi filtrait la lumière du jour comme un voile léger... Elle pouvait voir à travers son poignet, son coude, son bras, son ventre, ses jambes (elle avait à peu près tout essayé).

Bref, on verrait ça plus tard.

– Viens. On s'arrache.

Elle tira les draps et Tristan s'assit. Il n'avait pas dit un mot, mais la suivit des yeux quand elle se rendit à l'étroite fenêtre.

Inès reçut les embruns de l'océan comme une claque. Elle se hissa sur la pointe des pieds et se pencha pour évaluer la distance avec les flots... À première vue, un terrain de basket la séparait des vaguelettes.

Un frisson bien salé lui remonta le long de l'échine. Elle se secoua ; elle savait que ce n'était qu'une illusion d'optique. Elle se rappela combien le plongeur des cinq mètres, à la piscine, lui semblait ridicule vu du sol, et terrifiant une fois dessus.

Elle voulut réévaluer la distance.

Quand même, c'était haut.

– Y a quatre ou cinq mètres, Titi, fit-elle dans un murmure rauque. T’es prêt ? Faut que tu y ailles en premier. C’est toi le nageur. Tu me sauveras la vie si jamais je me noye.

– Si j-jamais je me *noie*, corrigea Tristan.

(Ouf, il parlait.) À gestes lents, il passa sa tête par-dessus la sienne pour jeter un œil.

– Qu’est-ce t’en penses ? chuchota Inès, se forçant à adopter un ton léger. Quatre ou cinq mètres, non ?

Elle laissa Tristan la pousser sur le côté pour mieux voir. Elle savait que c’était bien plus que ça. Mais après ? Elle plongerait même si elle avait peur.

D’ailleurs, elle n’avait pas peur.

Son frère lui adressa un long regard. Fossette entière sur visage évanescent.

– Qua-atre ou cinq, confirma-t-il. Tu-u veux sauter ?

– Faut qu’on s’arrache d’ici.

– Pou-ourquoi ?

– C’est des fous ! Je les ai entendus, ils nous ont chourré nos téléphones ! C’est des tarés, OK ?!

Tristan la fixa quelques instants, sourcils froncés, puis hocha la tête.

– C’est t-toi qui gères, p’tite tête. J’y v-vais.

Il fit péniblement passer ses épaules dans l’embrasure, puis se retourna et, accroupi sur le rebord, lança un regard à Inès.

– J’y vais en p-premier. Saute loin, bras serrés. Fais pas un plat, OK ?

Il semblait avoir du mal à articuler. Enfin, plus que d’habitude.

– OK.

– Compte. Jusqu’à t-trente.

Elle hocha la tête. Tristan sauta, d’un mouvement fluide, son corps translucide sur le ciel bleu.

Inès l’entendit plonger dans une grande éclaboussure. Sa gorge se desserra. Elle compta trente secondes, prenant soin de les étirer au maximum.

La tête de Tristan avait reparu depuis longtemps quand elle se glissa à son tour dans l’embrasure, sans avoir besoin de se contorsionner pour y caler son corps d’écureuil. Elle se redressa et, cœur battant, sentit ses baskets déraper sur les algues de la paroi.

Saute loin.

Elle lâcha le rebord de la fenêtre tout en donnant le kick de sa vie à ce mur d'hôpital, et vit la falaise et ses multiples fenêtres s'éloigner de plusieurs mètres. Elle se boucha le nez, plongea sa tête entre ses coudes et, les talons en premier...

SPPPPPRLOOOOOOOOOO MMMMSSSSHHHH...

Elle s'enfonça dans le ventre glacé de l'océan, chahutée, assourdie et réjouie, combattant l'étourdissement.

Elle remonta en battant des pieds.

Tristan l'attendait. Elle toussa, cracha, rit un peu. Il l'attrapa par la main.

– F-fais le chien.

Ils regagnèrent la côte sans se lâcher.

Cul nu, Inès essorait son pantalon trempé. Tristan regardait ses mains, ébahi, faisait glisser du sable dessus.

– On est transparents, lui confirma-t-elle.

Tristan lui jeta un regard.

– Pou-ourquoi ?

Elle haussa les épaules, le nez retroussé.

– Y a quelque chose de pas normal, ici.

Elle se demandait où était Pégase. Ils avaient perdu la laisse. À moins qu'elle n'ait fini à l'incinérateur ?

Tristan, qui palpait les poches de son jean, releva brusquement les yeux.

– Mon man-anteau.

– Oui, ils ont tout pris. Faut qu'on s'en aille.

Il la fixa d'un air confus. Elle acheva de tordre ses vêtements et, un peu à contrecœur, rechaussa ses baskets lourdes et spongieuses.

– OK, dit-elle. La plage doit mener à un genre de quai, ou de parking. On monte, et on essaie de retrouver le chemin du camping, OK ?

– Du c-camping ?

– Oui... Je sais plus comment on est arrivés ici, mais...

Elle sentait tout son corps lui peser, se dit soudain que Tristan pouvait l'aider.

– Toi, tu vas te souvenir. L'endroit où on a atterri, tu sais ? Y avait un portail, et une rue avec des pavés...

– Un p-portail, oui. Douze pics au sommet, l'interrompit son frère. Trois losanges et des m-mots... « Bienvenu-ue à Bordeterre », ça disait.

Inès lui renvoya un sourire ébloui.

– T'es incroyable, bro !

Avec une moue satisfaite, Tristan tapota l'index contre sa tempe.

– J-je sais.

Ils n'avaient pas échangé un sourire depuis la chambre d'hôpital. Leurs regards se rencontrèrent dans une étrange gravité.

– Faut qu'on se casse d'ici, Titi.

– J'te s-suis, p'tite tête.

Ils remontèrent la dune, puis une pente de pavés sableuse qui débouchait à l'arrière d'un bâtiment lugubre. Là, un enfant – *non, pas un enfant, un*

petit être à la peau de marbre ? –

se tenait assis devant une porte renforcée. Sa grosse tête disproportionnée portait trois yeux sur le front, son corps lisse semblait sali de cendres argentées.

Ils s'arrêtèrent à bonne distance.

Il y avait quelque chose d'anormal chez cette créature, qui n'était pas lié à ses trois yeux, mais plutôt au regard noir, intelligent, qu'elle leur lançait.

Ils frissonnèrent. Tristan se frotta les tempes et les paupières, se massa la mâchoire comme s'il essayait de s'étirer hors d'un mauvais rêve.

– ... Ça me rap-rappelle... un truc... Mauvaise i-idée, rester là.

Il avait l'air de bugger comme un vieux logiciel saccadé.

– Tu parles du p'tit elfe ? murmura Inès en remuant à peine les lèvres.

Ils restèrent figés tels des souriceaux imitant la mort – comme si la créature allait faire quelque chose. Finalement, l'elfe cligna de ses trois yeux et poussa un grand bâillement paresseux avant de se détourner d'eux. Ils respirèrent.

D'un mouvement de menton, Tristan désigna le sommet de la porte, et Inès vit la pancarte qui y pendait comme un panneau « chien méchant » oublié.

« *PRISON DE BORDETERRE* »

Ils s'éloignèrent d'un même pas élastique et nerveux, et regrimpèrent un peu plus loin sur la dune. Sur leur gauche, une haute grille de fer leur barrait le chemin. Inès la suivait en l'effleurant du bout des doigts.

Au bout de quelques minutes, un soupir monta de Tristan.

– J'ai l'impression de... que mon c-cerveau remonte à la surface, articula-t-il avec peine. Ça te fait p-pas ça ?

– Nan, ça va.

– Mmm.

Il s'arrêta et, s'étirant de tout son mètre quatre-vingt-quatorze, mit sa main en visière. À leurs pieds, la ville dispensait ses toits gris et turquoise. En son centre, un moulin titanesque la dominait. Levant un pouce devant ses yeux, Tristan calcula sa taille : si une maison de deux étages faisait 0,5 pouce et approximativement 4,5 mètres, alors le moulin s'élevait à bien... 18 mètres. Satisfait, il nota cette information dans sa grille mentale, en même temps qu'il photographiait les lieux.

– Le portail est à l'au-autre bout, indiqua-t-il à sa sœur. Y a une enceinte de fer qui en-entoure toute la ville...

Inès plissait les yeux en direction des collines, de l'autre côté.

– Combien de temps il faudrait pour traverser la ville ?

– Je dirais une demi-heure...

Il s'interrompit, le front soucieux.

– Quoi ? fit Inès. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je vois le... On voit le m-m...

Il inspira.

– Le monstre.

Inès plissa les yeux pour scruter le portail. Elle finit par distinguer une tache blanche, comme un trait de Tixex tiré en travers de la route. La créature semblait une vigie postée en bordure de la ville.

Inès fit la grimace. Elle tenta de se rassurer : peut-être qu'il n'empêchait pas les gens de partir, peut-être qu'il s'en prenait simplement aux arrivants... ?

Mais est-ce qu'elle était prête à parier là-dessus ? La seule idée du monstre, de ses longs membres fripés – froissés – ridés...

– On peut pas passer par là-bas, dit-elle à Tristan d'une voix de souris.

– On... On...

Inès attrapa la main de Tristan, et le sentit trembler, violemment – elle releva la tête vers lui, vit son visage défiguré par la peur. Mince, mince, mince !

Elle se jeta à son cou.

– Ne le regarde pas, dit-elle avec férocité.

Tristan déglutit et cligna des yeux.

– N'y pense pas.

Elle ignorait pourquoi elle disait ça, mais il ne fallait rien lui offrir, elle le sentait, au monstre. Pas un regard effrayé ni un appel d'enfant égaré. Sinon, où qu'il soit, il s'accrocherait au fil de leur peur et ne les lâcherait plus. Il viendrait les avaler. En entier, cette fois.

– Faut qu'on trouve un autre passage.

La semelle fébrile, ils s'enfoncèrent dans la ville.

★★★

Les yeux d'Inès furetaient sur le pavé, le long des murs, s'accrochaient aux gouttières, ricochaient sur les recoins sombres et les ruelles étroites. Elle cherchait Pégase. Ils n'allaient pas partir sans Pégase.

Une partie d'elle, qu'elle tâchait de faire taire, craignait qu'il se soit fait manger.

Ils décidèrent de rester dans les petites rues. Les quelques locaux qu'ils croisaient ne leur prêtaient pas attention. C'était le matin, chacun marchait du pas pressé et distrait du travailleur mal réveillé. Tout était encore éteint.

Et Inès observait tout, le cœur battant d'inquiétude et de curiosité. Les habitants de Bordeterre avaient une... densité, disons, variable. Certains semblaient normaux, aussi compacts que des tabourets, mais d'autres paraissaient friables et pâles comme du

papier à cigarette, et il fallait les regarder avec attention pour les distinguer dans le décor.

Inès plaça sa main devant son œil droit, ferma le gauche. Elle pouvait voir le monde entier à travers ses doigts. Flou. Les pavés, les enseignes, les rideaux de fer qui s'élevaient, réticents. Elle baissa la main. Pas de doute, elle faisait partie des gens de papier.

À un coin de rue, ils virent un balayeur tout aussi transparent qu'eux. Quand ils passèrent, le vieil homme en haillons se mit à Chanter en les regardant avec insistance.

*« Il attendait son carrosse
Il attendait ses chevaux
C'est merveilleux un rêve de gosse
quand on y croit de toutes ses forces... »*

Tristan détourna les yeux, comme il faisait toujours quand des inconnus s'adressaient à lui. Inès, elle, ne put s'empêcher de fixer le vieux. Il portait une barbe mitée, et un gros calot galaxie en pendentif. Il laissait sa voix tomber sur le sol en une cascade de cailloux brillants, tout en frottant son carreau de rue avec ses fanes de balai pourries. Rien ne semblait pouvoir l'atteindre.

*« Je l'ai retrouvé dans la rue de Courcelles,
alors qu'il vendait des pierres à briquet
il se baladait couronné d'étincelles... »*

– Faut lui acheter ses pierres à briquet, dit soudain Inès.

– Qu-quoi ?

Inès s'était déjà approchée du chanteur de rue, fouillait ses poches pour trouver de la monnaie...

Bouche ouverte, bras ballants, Tristan suivait le mouvement du balai.

– *Chhant !*

La voix qui avait crié cela ressemblait au son d'une flûte. Court, vif, strident. Relevant la tête, Inès et Tristan virent, accroché à une gouttière, le petit être à trois yeux de tout à l'heure. Son pelage pailleté s'était hérissé comme celui d'un chat, sa tête ronde et lisse tressautait avec fébrilité.

– *Chhant!* cria-t-il à nouveau.

Le balayeur leva la tête à son tour et, à ce moment précis, une matraque vint le cueillir à la mâchoire. Inès et Tristan sursautèrent. Le vieil homme tomba au sol, la bouche en sang.

– Combien de fois on t’a dit de fermer ta gueule ?

Au bout de la matraque, un garde apparut. Uniforme noir, coutures argentées, visage juvénile. Il rangea sa matraque à sa ceinture, mordit dans le croissant qu’il tenait de l’autre main. Le petit être à tête ronde sauta sur son épaule. Ses trois yeux avaient un regard noir inexpressif.

Le garde lui donna un morceau de croissant, puis s’adressa au balayeur étendu à terre.

– Je t’avais prévenu, Freddy. Je t’avais prévenu que si j’entendais à nouveau (il se pencha, l’œil menaçant) ton putain de Chant...

Son pied s’approcha dangereusement du visage de l’homme.

– Mais arrêtez ! cria un chignon gris depuis une fenêtre. Vous allez le tuer !

Le jeune garde leva le nez.

– Usage illégal du Chant, Madame ! Je fais mon travail !

– Mais il sait pas c’qu’il fait ! piailla la dame d’une voix suraiguë. Vous savez bien qu’il sait pas c’qu’il fait !

– Oui, bah... c’est pas une raison ! gueula le garde comme un adolescent pris en faute. Rentrez chez vous, Madame ! Ou –

– Ou quoi ? Vous allez venir matraquer une vieille ?!

Elle referma le volet dans un claquement.

Inès eut un hoquet de surprise – puis se détacha de la scène, entraînée plus loin par son frère dont la force nerveuse la soulevait de terre.

La violence de la scène l’avait plongée dans un état d’excitation paralytique inexplicable. Elle se sentait voler, mais pas comme un ange, non. Comme une brique bien partie pour casser une vitre.

L'horizon détonne

Inès et Tristan marchèrent longuement à la recherche d'une brèche dans l'enceinte de la ville. À un moment, ils butèrent sur un muret couvert de graffitis : Inès se mit sur la pointe des pieds pour regarder de l'autre côté, et poussa une exclamation.

– Là !!

Derrière le mur, la grille se poursuivait, traversant les eaux noires d'un lac. Et au centre du lac, deux barreaux tordus laissaient un espace suffisant pour qu'un corps puisse se faufiler. Par là, ils pourraient quitter cet endroit maudit. Inès retomba.

– Fais-moi la courte échelle !

Tristan scruta le lac puis, lentement, très lentement, réunit ses mains pour la hisser.

Lorsqu'elle eut atterri derrière le mur, Inès observa les alentours, plissant les yeux. Le sable d'un blanc éclatant rendait l'eau d'autant plus sombre. Une atmosphère singulière se dégageait des lieux. Elle n'aurait pas su comment la qualifier.

Le mur, vierge de graffitis de ce côté, n'était percé que d'une petite porte blanche, blanche comme le sable. Sans doute s'agissait-il d'une plage privée. Un ponton en bois flotté s'avancait au-dessus de l'eau et, sur la rive, des fauteuils de velours attendaient.

Une atmosphère de musée. Inès retira ses baskets, se les noua autour du cou, et avança à pas de Sioux.

– A-attends, Inès !

– Chut ! dit-elle sans pouvoir s'en empêcher.

Elle se retourna, un demi-sourire aux lèvres. À califourchon sur le mur, son frère se tenait là, raide et blanc comme ses mots croisés qu'il ne remplissait jamais.

– Qu’est-ce qu’y a ? chuchota-t-elle.

– J-je le sens pas, ce lac. Y a... y a comme un tru-uc dans l’air, quelque chose de malsain. Reviens.

– Bah !...

Inès regarda l’enceinte. Les barreaux écartés. Les herbes folles au loin, la liberté. Il n’y avait qu’à traverser !

Et ensuite, ils reviendraient, pour Pégase. (Avec Maman (et la police (n’importe.)))

Derrière elle, elle entendit Tristan se laisser tomber sur le sable.

– S-s’il te plaît, la rappela-t-il d’une voix douloureuse.

Elle soupira et le rejoignit. Il se pencha vers elle quand elle approcha, mais resta figé dans son mouvement, comme s’il était incapable de bouger. Lorsqu’elle fut à son niveau, il la tira doucement vers lui en reculant, et s’adossa contre le mur.

– Mais qu’est-ce que t’as ?

– F-faut pas rester là. Ça sent p-pas bon.

– Rhô, arrête ! Arrête.

Elle fit mine de se renifler l’aisselle.

– Je sens rien de malsain, dit-elle avec un sourire taquin.

– J-je te jure.

– Mais non !...

Tristan serra les poings pour contrôler ses tremblements, et les appuya contre ses yeux.

– L’air p-pèse le poids d’un cadavre, y a des re-eulents toxiques qui remontent de ce lac, comme une ha-haleine de... de... de pieuvre. (Il ouvrit ses poings, toujours tremblant.) C-c’est con, je sais pas, mais je sais que j’ai rai-aison. C’est pas un en-endroit qui nous veut du bien. C’est comme les maré-écages de la mélancolie.

– Les marécages de la mélancolie ?? Dans *L’Histoire sans fin* ?

Il craquait complètement.

– C’est juste parce que l’eau est sombre, non ? dit-elle plus doucement. Tu sais, parfois l’eau a l’air sombre et elle est propre quand même.

– Me parle pas comme à un dé-ébile...

– Écoute, souffla-t-elle d’une voix rauque, je vais voir si on peut passer à travers la grille. Puis je reviens te dire, d’accord ?

Mince, elle avait encore utilisé ce ton interrogatif que les adultes prenaient avec lui. Avant de se retourner, elle vit un truc déplaisant passer dans le regard de Tristan.

– Je reviens.

Elle s'éloigna et s'accroupit au bord du lac, mit ses mains en coupe pour prélever un peu d'eau, l'observer de plus près. Parfaitement claire et glaciale. Elle la laissa couler entre ses doigts ; ce n'était ni salé ni toxique ni marécageux ni mélancolique.

Elle marcha sur le ponton et s'assit au bout. L'eau froide saisit ses mollets comme un étou. Bon, elle allait peut-être attraper un rhume, mais à part ça...

Une petite échelle de métal descendait dans l'eau ; elle s'y agrippa, s'enfonça jusqu'à la taille.

– Ma-aman !...

Elle se statufia. Au bout du ponton, la bouche de Tristan était tordue dans une grimace de pleurs enfantins.

Oh non.

– Ma-aman !...

Ses joues ruisselaient de larmes.

– Tristan ?... Viens ! L'eau est normale, t'inquiète.

– J'a-avais *ou-oubli-é* Ma-aman...

Il cacha ses yeux derrière ses mains. Inès se sentit dégringoler à l'intérieur d'elle-même.

– Tristan !... Tu peux pas pleurer maintenant !

Quitte à ce que quelqu'un chiale, c'était elle qui aurait dû s'y coller, non ? C'était elle qui avait douze ans, mesurait deux têtes de moins que lui, et se gelait le corps et l'âme dans le lac de la mélancolie pour les ramener tous les deux à la maison, merde !

– Tu pleureras ce soir au camping ! Allez !...

Son frère regardait autour de lui d'un air perdu. Ses épaules se soulevaient très haut et retombaient très bas, sa poitrine se gonflait d'un souffle profond, le genre qui vient d'une caverne intérieure.

Inès connaissait bien les cavernes de son frère.

– Il faut qu'on rentre, Titi.

Tristan regarda le lac avec effroi.

– On-on n'est peut-être pas obligés ?...

Inès flanqua une grande claqué dans l'eau calme, qui sonna comme un coup de batte.

– Pas obligés !? T'as le réservoir qui fuit ou quoi ?? Bouge !

Elle lui tourna le dos, s'immergea jusqu'aux épaules et se lança dans une brasse nerveuse. Accrochées à son cou, ses baskets flottaient comme des bateaux de papier.

S'agitant autour de ses mouvements brusques, le lac semblait aussi énervé qu'elle ; l'eau comme une marée l'emportait, la tirait.

Manquerait plus qu'elle se noie.

Elle prit une inspiration, se calma. Elle finissait toujours par faire des bêtises quand elle se mettait dans « ses états », Maman le lui avait dit un nombre incalculable de fois.

Elle inspira par le nez comme on lui avait appris. Expira par la bouche. Vida son esprit. Au fond,

rien
n'était grave.
Tout était bien.

Ce soir, on ferait un plateau télé pour se réconforter.

Elle envoya son regard au loin, à travers les barreaux du portail. L'autre rive était à quoi, cinquante mètres ? Elle avait son brevet de cinquante mètres.

Une nouvelle inspiration – et elle s'enfonça sous l'eau.

Avec un cri arraché, Tristan voulut la suivre, la rattraper, mais son corps...

... ses muscles...

... dans l'air...

... écrasés.

Il trébucha, devant le ponton, recula. Une atmosphère lourde remontait du lac, le repoussait. Ses gestes perdaient leur – linéarité –

comme ses pensées.

Une idée lui traversa le crâne comme une balle de fusil – trois petites balles de fusil tels des yeux – le laissant incandescent, douloureux, perdu – il n'avait pas eu le temps de la saisir.

Désespéré, il regarda autour de lui.

Un mur blanc et une grande façade aux fenêtres barricadées.

Personne...

... pouvait...

... aider.

Il tenta de crier quelque chose mais se sentit comme revenu à l'enfance, quand il ne savait pas encore lire, quand les mots

n'avaient aucun ordre, aucun sens. Dans un effort brûlant, il parvint à en repêcher un pour crier :

– Inès!!

La surface du lac était à présent lisse et noire comme une flaque de pétrole. Tristan s'éloigna maladroitement de la rive, ses membres agissant malgré lui.

De l'autre côté du lac, sur la colline, un carrosse traversait l'horizon.

Dans le carrosse, un jeune homme passa la tête par la fenêtre. Monsieur Philadelphie Saint-Esprit avait l'air distrait et la mine boudeuse de celui qu'on a tiré du lit beaucoup trop tôt.

– Vous disiez, Aïssa ?

Sa figure pâle, soulignée de gros cernes bleus, se détachait sur le noir du véhicule. Sur son crâne, on voyait les lignes laissées par les dents du peigne.

– Je disais, Monsieur, cria la cochère contre le vent, qu'il y a un transparent au bord du Lac Zéro !

– Quoi ?

– Sur la plage, regardez. La grande silhouette blanche, là...

Le jeune homme se redressa... et aperçut effectivement une forme humaine floue dans le Clos du Lac. Un transparent ! Ça alors, c'était inédit.

Bon.

Il ravala un bâillement, se secoua et attrapa son fusil sur la banquette. Sa main gantée se referma sur le canon et, d'un coup de talon, il ouvrit la portière – avant de pousser un gémissement de douleur. Maudissant ses idiots d'amis qui l'avaient incité à danser soûl sur les toits du château, et l'infirmière qui l'avait bandé en se payant sa tête, et sa mère qui avait sauté sur l'occasion pour jouer les scandalisées, il bondit à cloche-pied hors de la voiture avant qu'elle soit tout à fait arrêtée. Le vent frais le revigora tout à fait.

Le voyant faire, Aïssa tira sur la bride de toutes ses forces. Il lui jeta un regard en coin, et épaula son fusil. La cochère posa une chaussure vernie sur le marchepied.

– Peut-on savoir pourquoi vous visez ce transparent ?

Elle-même, sous son chignon crépu – tiré, serré, impeccable –, était transparente. Elle haussa un sourcil.

– Pour le sport ! répondit-il avec un sourire chafouin.

Monsieur Philadelphie Saint-Esprit se tenait debout en position de tir, le profil conquérant, l'œil collé au viseur, le doigt sur la gâchette, son insigne de Capitaine fièrement lustré, et les plis de ses coudes si parfaitement dessinés sur son costume crème qu'Aïssa savait qu'il prenait la pose pour elle. Comme toujours, depuis qu'il était petit.

Elle détourna le regard, descendit du marchepied.

Elle voyait l'œil gris du jeune homme rouler dans sa direction, son doigt titiller la gâchette. Une mèche de ses cheveux auburn sortit du rang, qu'il s'empressa de rabattre derrière son oreille.

– Ce transparent n'est pas censé se promener sur cette plage, articula-t-il.

– Il n'est pas censé y mourir non plus ; quelqu'un se plaindra. Vous risquez d'avoir des ennuis. Même vous.

Cette remarque parut le contrarier. Ses épaules se nouèrent, ses doigts se serrèrent autour de la crosse et il releva le fu – *KPAN!*

Le coup partit tout seul, déchirant les collines ; ils sursautèrent comme des chats. Le visage de Philadelphie blêmit ; il fit trois pas vers le lac en contrebas. Sur la berge, le transparent courait se mettre à l'abri, dans un mouvement flou de sable et de vent. Ils virent sa silhouette s'accroupir, se rouler en boule, s'immobiliser en se fondant dans le paysage.

– Vous lui avez fait peur.

– Oui, bon.

– J'imagine que c'était votre intention.

– Parfaitement.

Il baissa les yeux vers les jambes verdies de son costume, fit claquer sa langue.

– J'ai sali mon pantalon.

Tandis qu'Inès s'enfonçait dans le lac, elle sentit son jean lui coller à la peau.

Elle essaya de se raccrocher à ça.

Parce que c'était bien le seul truc normal.

Sous l'eau, c'était un autre monde. Elle se trouvait dans une caverne noire piquée d'éclats bleus, blancs, argentés. Elle flottait dedans. Agitant doucement ses bras et ses pieds, elle se sentit envahie d'un bien-être proche du sommeil. Et ainsi, elle baignait dans une substance étrange qui n'était ni de l'eau, ni tout à fait de l'air, et elle pouvait y respirer. Un goût de fruits rouges tapissait son palais.

Elle cligna des yeux paresseusement. Autour d'elle, on aurait dit le cosmos. Les paillettes blanches et bleues, des étoiles. Dans l'obscurité muette, il n'y avait ni haut ni bas.

Et puis ce silence... Le même que celui du monstre. Un silence d'avant le monde.

Non, attends –

Un silence vivant, plutôt, comme celui d'une forêt – dans les instants où une forêt sait se faire silencieuse.

C'était en tout cas une sensation harmonieuse. Elle ferma les paupières, se laissa porter, tourner très lentement sur elle-même.

L'eau glissait dans ses manches comme un souffle. Ce n'était pas un lac, c'était beaucoup mieux ! C'était une porte vers un autre monde – une grotte, un terrier, un ventre.

Un ventre ?

Cette pensée la fit trébucher sur elle-même. Mais elle n'allait pas se faire avaler, non ; elle allait ressortir par le goulot d'entrée, comme un rot de bébé.

Elle battit des pieds vers ce qu'elle espérait être la surface. Un instant, il lui sembla sentir une main frôler sa cheville.

Lorsqu'elle émergea, il lui fallut un moment pour comprendre où elle se trouvait. Elle vrilla sur elle-même, battant des pieds. Le ciel était gris, l'eau noire... D'un côté, une rive sableuse piquée d'herbes hautes, de l'autre une enceinte de fer rouillée...

Elle se rappela soudain pourquoi elle était là et, à la même seconde, le froid la saisit. Elle avait franchi la grille ! Elle nagea jusqu'à l'autre rive, accosta, et se retourna. La ville-mirage, avec son moulin atteint de gigantisme et son château blanc, s'élevait de l'autre côté du lac. Encerclée de son enceinte de fer.

Elle avait traversé le lac. Franchi la grille. Quitté la ville des fous.

Un éclat de rire lui échappa. Elle distingua Tristan recroquevillé de l'autre côté du lac, et siffla pour attirer son attention.

– TRISTAN !

Son frère leva la tête vers elle. De loin, il était vraiment très transparent. Comme une tache d'aquarelle trop diluée.

Elle s'en moquait – ils allaient bientôt partir d'ici, retrouver le chemin du camping. Elle était passée !

Elle soupira, reprit son souffle.

– VIENS ! cria-t-elle, appelant son frère à grands gestes.

Péniblement, il leva le bras pour lui répondre.

– METS PAS LA TÊTE SOUS L'EAU, C'EST TOUT ! cria-t-elle. C'EST BIZARRE LÀ-DESSOUS !

Cependant, Tristan restait prostré contre le mur ; il n'avait pas l'air de vouloir bouger. Sauf le bras : son bras s'agitait, soudain.

Il s'agitait même beaucoup.

Inès l'entendit crier, sans comprendre.

– ...A TIRÉ DESSUS... ERRIÈ... TOI!...

Elle se retourna.

Derrière elle, en haut de la butte, une voiture à chevaux avait surgi de l'herbe. Une sorte de carrosse fermé, noir, accroché à deux percherons, qui bloquait l'horizon. Devant se tenaient une petite femme à la peau sombre en costume de valet, et un grand homme mince en veston beige.

L'homme avait un fusil fumant à la main, et il la regardait. Il la regardait d'un air possédé.

– Par le quartz, souffla Philadelphie dans un filet de voix minuscule.

– Monsieur –

– Par le quartz, répéta-t-il, les yeux écarquillés.

Il venait de voir une tête ressortir de l'eau comme un bouchon de liège, puis flotter tranquillement jusqu'à la berge, avant de se transformer en garçonnet.

– Aïssa. Vous avez vu la même chose que moi... Il... le deuxième... il est sorti du lac.

– Il vient en effet de sortir du lac.

– C-c-comment...

Il s'interrompit, força son cerveau à se remettre en marche. Il n'était évidemment pas impossible de survivre au Lac Zéro. Il était bien placé pour le savoir.

C'était simplement –
très rare.

Philadelphie tendit le cou. À voir ce gamin dégouliner sur la berge du lac, un sentiment d'excitation et d'urgence le saisit.

Inès entendait toujours son frère hurler, et même si ses cris se mélangeaient au vent et au son d'une cloche lointaine, elle sut qu'il hurlait *Reviens ! Reviens !* Elle fixa les deux silhouettes du carrosse, et vit le grand type mince au fusil commencer à descendre dans sa direction. Oh-oh.

Elle recula dans l'eau en trébuchant – juste le temps de voir le type se mettre à courir –, fit volte-face et replongea brusquement, avec un bruit d'éclaboussure qui lui claqua les oreilles.

Glissant sous la surface, elle s'enfonça le plus loin possible.

Des fous. Des fous partout ! Des monstres, un « Haut-Porteur » vociférant, des iPhone dans l'incinérateur, des créatures à trois yeux, des gardes à matraque, puis ce lac de l'espace !...

Puis le type au fusil.

Elle se retrouva dans la caverne sombre et pailletée.

Mais le silence, cette fois-ci, lui parut agité. Il y avait comme une foule autour d'elle qui se donnait des coups de coude en la désignant du menton – et dans le creux de sa nuque, elle sentait ce picotement du grain de peau de quand quelqu'un vous épie. Comme un fil qui vous retient.

Poursuivie par la vision de l'homme au fusil, elle nagea féroce dans le cosmos couleur pétrole et ses éclats étoilés, s'attendant à tout moment à percuter la grille.

Mais elle n'avancait plus.

L'obscurité s'était faite épaisse ; une sorte de viscosité la retenait.

Elle sentit soudain une main l'agripper à la gorge.

Elle voulut hurler, mais le silence était de bois.

Elle voulut arracher cette main de son cou, mais ses doigts ne rencontrèrent que la molle et lourde sensation du vide.

Autour, il faisait de plus en plus noir. Les éclats blancs du lac lui semblaient autant d'yeux maléfiques.

La main sur sa gorge se fit plus pressante, plus crochue. Des ongles s'enfoncèrent dans sa nuque. Inès se mit à balancer des coups de pied tous azimuts –

Aussitôt, d'autres mains surgirent du néant pour attraper ses jambes. Trois, quatre, huit, douze.

La terreur lui arracha un cri silencieux.

Dans un effort désespéré, Inès tendit le bras vers ce qu'elle espérait être la surface. Elle ne savait plus où était le haut, où était le bas, mais tendit les doigts avec conviction, comme lorsqu'elle tentait, petite, d'atteindre le dernier bouton de l'ascenseur.

Une main saisit son poignet.

Elle la vit. Une vraie main blanche, humaine, sertie d'une montre-bracelet ; puis cette main se mit à tirer – et aussitôt, Inès sut où était le haut.

Toutes les autres mains invisibles luttèrent, tirant de l'autre côté.

Puis lâchèrent.

Inès fut soulevée de l'eau avec tant de puissance qu'elle fit un bond et se retrouva dans les bras de l'homme. L'homme au costume crème, l'homme au fusil.

Celui-ci la tira hors du lac à grands pas, l'eau noire leur dégoulinant de partout comme des tentacules.

Arrivé sur la rive, il voulut la déposer au sol, mais Inès s'accrocha à lui. L'eau lui coulait encore de la bouche, des oreilles, elle avait les yeux hagards. Il fallut qu'il la repousse une deuxième fois, plus doucement, pour qu'elle se détache.

– Bien, souffla le jeune homme en se redressant. Bien.

Il reboutonna sa veste, puis se pencha pour remonter la fermeture Éclair du sweat-shirt d'Inès. Il répéta « Bien ». Il redescendit la fermeture Éclair. La remonta.

– Laisse-moi te dire que tu reviens de loin. Deux fois.

Sa voix lui parvenait assourdie à cause de l'eau et de la terreur bouchonnées dans le siphon de ses oreilles.

– Qu... Qu'est-ce que c'était ?

– Ce que tu as vu dans le Lac Zéro ? Tu n’as pas à le savoir. J’imagine qu’à présent, tu comprends pourquoi nous y jetons nos condamnés. Qu’est-ce qui t’a pris ?!

Inès fit glisser à nouveau son regard vers le lac, crut sentir un tentacule lui entourer la cheville, et recula de trois bons pas.

Le type l’observait. Ses yeux clairs étaient plissés par une sorte de méfiance, ou de curiosité.

– Tu es... très transparent. Quelle génération ?

Inès ouvrit la bouche sur une expression de poisson mouillé. Le jeune homme eut l’air de s’agacer.

– Quand ta lignée est-elle arrivée ?

Puis, ses traits se figeant :

– Oh. Tu *viens* d’arriver.

Elle hocha la tête. *Et j’ai bien l’intention de repartir.* Il prit une grande inspiration et, avec raideur, lui tapota les épaules du bout des doigts, dans un geste qui se voulait réconfortant.

– Hé bien, c’est tout à fait théâtral, comme entrée !

Il sourit, et c’est là qu’Inès s’aperçut qu’il avait l’âge de Tristan, pas beaucoup plus. On voyait les traces d’un bouton d’acné sur son menton. Il était fabuleusement beau.

Il replaça une mèche derrière son oreille.

– Tu n’as pas le droit de pénétrer le Clos du Lac, mon garçon. C’est interdit – en raison du danger évident. Par ailleurs, tu pourrais avoir de sérieux ennuis ! Mais je vais arranger ça, je vais... je vais m’occuper de toi, ne t’en fais pas.

Il sourit d’un air content de lui, écarta les bras.

– Bienvenue à Bordeterre !

*J'ai des centaines de trucs sur le feu,
mais je ferai ce que je veux quand même*

Alma attendait près de la porte, son petit sac à dos sur une épaule, avec le maigre fatras autorisé dedans. Des vêtements, des livres. Des photographies. Les objets que le hasard et les autorités lui avaient permis de garder...

– Qu'est-ce tu veux, la grosse ?

Elle leva la tête vers le maton penché sur elle depuis la courtine. Fabien Loyal, avec son putain de Fléreur à trois yeux perché sur l'épaule. Petit lutin blanc perfide.

Secouant lentement sa crinière noire, elle leur jeta un regard sombre, vit le garde changer d'appui.

– *La terre vous soutienne*, le salua-t-elle froidement.

– *Le bord te retienne*, la grosse.

– Je sors aujourd'hui.

– Je suis pas au courant.

Elle ne répondit rien, mais ses grands yeux noirs en amande et ses cils comme des bijoux restèrent sur lui, désapprobateurs.

(Le maton remarqua qu'elle était jolie, en fait.)

– Alma Imrani, c'est ça ? fit-il, la posture nonchalante, en la désignant de la gueule de son fusil.

Elle sourit froidement.

– Nous sommes le 18 août. Je sors aujourd'hui.

Un temps. Le maton regarda à gauche, à droite, en diagonale, il était seul.

– Je vais vérifier ça.

– ...

– Bouge pas. Si tu bouges, je trouve ton gros cul.

– ...

– Faudrait pas abîmer ton joli visage.

– ...

– Réponds.

– Je ne bouge pas.

– OK. Je reviens.

Le Fléreur sauta à bas de son épaule, resta sur la courtine à la guetter de son regard intelligent. Ou indifférent. On ne savait jamais.

– Alors comme ça, t'es une rebelle ? T'écris des conneries dans les journaux ?

Le maton était revenu avec un trousseau de clés et un dossier de feuilles carbone. Alma savait qu'il n'avait pas le droit de le consulter, et lui aussi.

Tout en feuilletant le dossier, il la libéra de la menotte qui attachait sa main gauche à un rail. Le rail courait dans tous les couloirs de la prison.

Alma frotta discrètement son poignet libéré contre sa cuisse. Pas question de le masser devant lui.

Il la retenait toujours, menton jeté en avant, la canine pointant.

– T'as compris la leçon ?

– Plus de conneries, plus de journaux.

Elle ourla un sourire docile dans sa direction.

– Bonne fille.

La menotte dansait solitaire, accrochée à son rail. Il la détacha, la glissa dans sa poche de poitrine sur laquelle une étiquette délavée indiquait son nom et son grade, puis remit son dossier à Alma.

Glissant les feuilles dans son sac à dos, elle prit le temps d'examiner le visage boutonneux de Fabien Loyal. Elle l'avait connu à l'orphelinat, il y a des années. Manifestement, il ne se souvenait pas. Quand il lui sourit un peu salement, elle se demanda si c'était parce qu'elle était une détenue, ou une fille, ou une grosse, ou s'il avait simplement oublié les sourires simples et honnêtes de ses neuf ans, à l'époque où il jouait aux billes sur les pavés et où, parfois, il laissait gagner les plus petits.

– On dit pas merci ?

Elle eut envie de lui mettre un coup de boule, mais préféra baisser les yeux. Patience.

Poussée par un grincement, elle se retrouva dehors. Un peu de sable courait entre les pavés. Les détenus étaient toujours libérés à l'arrière de la prison, dans la rue qui menait au bassin de rétention. Contemplant le chemin inégal qui descendait vers le scintillement de l'océan, Alma fut saisie par une bouffée de colère à retardement – elle qui était restée si calme pendant toute la durée de son incarcération. Qu'on l'ait privée de ce scintillement surgissait comme une injustice imprévue, un truc qu'elle n'avait pas considéré, pesé, étiqueté, classé.

Le Fléreur vint se glisser entre ses jambes, elle sursauta, s'éloigna, entendit rire derrière elle. *Salauds*.

Elle enfila la deuxième bretelle de son sac à dos et, les jambes un peu raides, marcha jusqu'à la plage. Son poignet la brûlait atrocement ; elle avait vaguement envie de le couper et de le balancer dans les flots. Histoire que les garde-côtes le trouvent dans leurs filets. Que pour une fois, ce soient eux, les traumatisés. Au lieu de ça, elle le secoua doucement, souffla dessus, le caressa. La peau était bleuie, rougie, à vif.

Trois mois accrochée à un rail... Ç'aurait pu être pire : elle avait vu les poignets décharnés des détenus « longue durée ».

Arrivée à la mer, elle s'arrêta.

– Tu as le droit de pleurer, dit-elle à voix haute.

Elle resta à contempler la mer et l'impossible évasion qu'elle offrait. Son sac ne pesait rien sur son dos. Elle se dit qu'elle devait faire les choses dans l'ordre. D'abord récupérer ses affaires, tout remettre en état, découvrir qui avait cafété.

Puis retourner au charbon. Reprendre les publications.

Elle reprit son chemin, vit des traces de chaussures mouillées dans le sable, qui remontaient depuis les rochers à crabes. Une grande paire et une plus petite. Des pêcheurs matinaux ?

Non. C'étaient des traces de baskets.

Des Débordés.

Comment étaient-ils arrivés ici ? Avaient-ils Débordé en plein milieu de l'océan ? Ça pouvait arriver... À ce qu'on disait, une à

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Conception de couverture et maquette : Claudine Devey
Illustration du château : Istock / ma_rish

© Éditions Sarbacane, 2020

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Dépôt légal : 1^{er} semestre 2020
ISBN : 978-2-37731-420-1